

Ville de Port de Bouc - Journées du Patrimoine 2014

JOURNAL de l'EXPOSITION

Port de Bouc au XIXe siècle et la famille Vidal: du sel à la photographie

Les Journées du Patrimoine, de belles occasions de remonter le temps pour découvrir l'histoire de notre territoire et son identité afin de mieux appréhender son présent et son futur. Lors des précédentes éditions, nous avons exploré son identité maritime : « les énergies de la mer » et « le sentier du littoral », son identité multiculturelle : « d'une rive à l'autre », son identité ouvrière : « une ville, des bateaux et des hommes » et « art et culture au travail ». Mais l'histoire de Port de Bouc avant les chantiers navals restait à explorer.

Et c'est le nom de Léon Vidal, mentionné dans nos archives communales, qui va nous ramener au XIXe siècle : à l'époque où Alexandre Dumas découvre « une ville qui n'existe pas », où Bouc devient une commune à part entière et où les Chantiers et Ateliers de Provence s'ont pas encore transformés en bougades essentiellement rurales en ville florissante.

Léon Vidal, illustrateur inconnu ou inconnu illustré ?

Et pourtant il fut maire de Port de Bouc et l'un des pères de la photographie en couleur !

Des recherches nombreuses et fructueuses vont nous conduire du sel à la photographie, des salins de La Gaffette à l'invention de la photosécherie, via l'odyssée de la famille Vidal extraite dans les paravents et le journal de l'exposition et dont le château à Caronte reste l'unique trace.

Avec un regard cependant, l'absence d'archives sur les conditions de travail dans les salins de Port de Bouc, comme s'ils avaient été égarés par les conflits sociaux ou les émeutes qui éclatèrent dans les salins environnants et notamment dans ceux d'Aigues Mortes en 1899 !

PORT de BOUC
Les journées du Patrimoine

Port de Bouc au XIX^e siècle et la famille Vidal :

20 septembre - 4 octobre 2014
à l'espace Gagarine

du sel à la photographie

Service culturel
04 42 40 65 91
www.portdebouc.fr

Cette exposition, réalisée avec le soutien financier de la Ville de Port de Bouc et qui a rétrospectivement un an de travail, a voulu peindre le jour avec la mobilisation de nombreuses personnes, notamment celles réunies au sein du comité de pilotage animé par le service culturel : Laurent Flores, Jean-Luc Albert, Denis Bressi, Jean-Claude Bouvier, Charles Collignon, Bénédicte Ducrest, Hervé Grand, Etienne Magnat, Jean-Marc Magnasco, Patricia Rivière, Mireille Lasserre, Marie-Thérèse Galimard.

Merci aussi aux personnes et structures qui ont accepté de nous prêter leurs documents :

Archives communales de la ville de Port de Bouc, Archives communales de la ville de Marseilles,

Léo et Edmond Babrowski,

Grand Bouillat, Raymond Nover,

Raoul Tati, Centre de documentation des Salins de Méditerranée, Direction du patrimoine Ouest-Provence, médiathèque intercommunale de Baux-de-Provence, Bibliothèque du Carré d'Art à Nîmes,

Généraliste National des arts et métiers, Bibliothèque de l'Alliance à Marseille, Bibliothèque de l'Assemblée de Marseille, médiathèque Boris Vian, médiathèque de l'architecture et du patrimoine,

musée de la Culture, Association des salins de l'Île-Saint-Martin

Grassano, section de géologie de Port de Bouc, Quai de la photo,

Canal Maritime.

Merci enfin aux personnes de la

programmation culturelle : médiathèque Boris Vian, association Mar

de Bouc, Centre d'Art Fernand Léger,

musée de Mélines, Photo club

Antoine Sarrasin, association Pas

Couleur d'Arles.

Un grand merci à tous !

Port de Bouc au XIXe siècle 1800-1865 : un village en devenir

Si un décret impérial du 22 mars 1806 ordonne l'aménagement d'un port militaire et de la ville de Bouc, les plans établis par Bondon, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, ne seront pas réalisés, sauf en ce qui concerne l'édification de la jetée et le creusement du canal d'Arles à Bouc.

À cette époque, Bouc n'est encore qu'un hameau agricole rattaché à la commune et à la paroisse de Fos. Mais avec la construction du canal d'Arles à Bouc, la commune de Martigues pressent que le site va « attirer un ouvrage considérable de gens de toutes les professions et des étrangers de toutes les nations ». Elle réclame que la commune de Fos lui cède l'intégralité du plateau de La Lèque et tout ce qui se trouve de La Gaffette au Port du Fos. Fos rejette ces prétentions et toutes demandes de nouvelles délimitations des deux communes. Les boudiques et salins de Caroste sont déjà en activité sans, après l'ouverture du canal en 1804, le trafic portuaire s'intensifie, la population s'accroît et les premières industries s'installent.

La Société des charbons agglomérés (1843-1876) dont le directeur, Antoine Landrion, sera maire de Port de Bouc de 1857 à 1906.

L'usine à plomb (1847-1871) qui finit le plomb pour en retirer l'argent est située entre La Lèque et le canal. En 1856 elle emploie 103 personnes dont 76 étrangers.

Les chantiers de construction de navires en bois.

Le site peussateur du port de Bouc encourage l'installation de nouveaux chantiers navals à La Lèque : celui de Paul André (1850-1868), celui de la famille Pictet (1855-1870).

À partir de 1847, le développement du port et celui des hameaux de La Lèque et du Canal incitent les habitants à multiplier les démarches pour s'affranchir de la tutelle de Fos. Mais il faudra plusieurs pétitions avant que la loi du 13 juin 1866 érige Port de Bouc en commune distincte attachée au canton de Martigues.

1866-1900 la naissance d'une ville

Le 26 juillet 1866, Isidore Bartholomé, nommé maire de Port de Bouc, jure fidélité à l'Empereur. La population cosmopolite de 1 870 habitants se concentre essentiellement dans le quartier de La Lèque et celui du Canal.

Les conseils municipaux successifs ont fort à faire. Il faudra attendre 1861 pour l'ouverture de la première ligne de chemin de fer Marseilles-Port de Bouc, 1868 pour l'inauguration du groupe écoles-mairie, 1896 pour la mise en place de l'éclairage public au gaz, et il faudra de nombreuses années pour la modernisation du port nécessaire aux entreprises qui se créent :

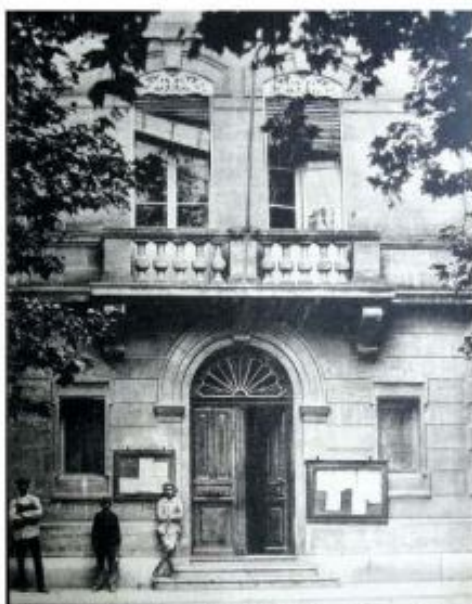
La raffinerie de sucre (1876-1955) installée à La Lèque par Auguste Cahionel. La raffinerie de pétrole la Phocéenne (1888-1928) qui fera ses portes après l'explosion du 3 août 1928.

À la fin du XIXe siècle, la fermeture de l'usine à plomb, celle des charbons agglomérés, la disparition des chantiers de construction de navires en bois, le marais état du port plongent ébri et habitants dans un grand désarroi. Et lorsqu'en 1906 Alfred Fraissinet et Jules Charles-Pouet annoncent leur intention d'installer les Chantiers et Ateliers de Provence, l'espoir renaît.

Mme-Paul-Thomé



Plan du Port de Bouc et ses environs, d'après général de La marine, 1866. Archives communales de la ville de Martigues



La mairie de Port de Bouc est inaugurée le 30 juillet 1868 à l'occasion d'un conseil municipal extraordinaire auquel sont invités tous les représentants politiques du département. Claude David - Collection privée

Jean-Baptiste Vidal dit l'Américain (1759-1846) : un pionnier

Jean-Baptiste Vidal, père de Léon Vidal, se lance dans la production de sel à Port de Bouc en créant une saline sur la rive nord de l'étang de Caroste.

Jean-Baptiste Vidal naît le 3 juillet 1759 à Martigues où son père est constructeur de navires. En 1784, pour se « soustraire au service de la marine », il s'empare de Fos où il construit « des habitations à café et des cases à négrier », épouse une riche Créole, et achète un terrain pour y établir une plantation de café.

Lorsque la Révolution française éclate à Port au Prince en 1791, il s'enduit avec sa femme et enfants et rentre à Martigues où il est désormais surnommé « l'Américain ». Soit disant ruiné, il achète à bas prix des marais sur la rive nord du canal de Caroste au quartier de La Gaffette et y entreprend des travaux d'assèchement pour y établir une saline. Le premier mars 1793, écrit-il, je commence avec un courage et un dévouement insupportables les travaux nécessaires à ma nouvelle entreprise. Mon épouse et moi seulement, à pied sur dans l'eau, nous travaillons avec la pelle et la brouette comme de malheureux nègres, bravaux les rigueurs de cette saison encore froide, ne pouvant même par nous adjindre quelques journaliers, tant parce que nous n'en avions pas les moyens que parce qu'avec le froid, ils ne voulaient point comme nous s'exposer à prendre mal ». Sa première récolte encourageante et sa réussite rapide feront sa notoriété. Entre 1797 et 1807, il acquiert des bourgeois, implantés dans l'étang de Caroste, pour créer de nouvelles salines.

En 1811 la famille Vidal possède à elle seule près de 70 hectares dans les salines de Bouc.

En 1831, son projet d'établir une fabrique de soude fait face sur sa saline de Bouc presque une vive opposition des riverains : pêcheurs, propriétaires de bourgeois et de salines, agriculteurs... Parce que « les échelons de ces établissements portent le ravage et la mort ». Les actionnaires des usines de soude environnantes, qui craignent la concurrence, se liguent aussi contre lui. Devant un tel tollé, Jean-Baptiste Vidal doit s'incliner. Des arrêtés préfectoraux et des pétitions de pêcheurs le contraignent même à ouvrir à ses frais, sa saline de sa saline, deux canaux de 1200 mètres de long et 12 de large.

À l'âge de 85 ans il écrit ses mémoires dans lesquelles il dénonce « les hommes en place et un grand pouvoir qui aiment mieux voir la classe indigente mourir de faim que de voir un simple individu s'élever au-dessus des talents vulgaires et blesser leur amour-propre par la renommée qu'il peut se faire ». Après son décès, le 30 janvier 1846 à Martigues, c'est son fils pécheur et également Jean-Baptiste qui prend la suite de l'exploitation et participe à la création d'une association de producteurs de sel des Bouches du Rhône qui deviendra la Compagnie des Salins du Midi en 1856.

Mme-Paul-Thomé



Demande d'autorisation d'ouverture d'une fabrique de soude par J-B Vidal en 1831. Archives communales de la ville de Martigues

La construction de la jetée et de sa balise maritimes à ses débuts permit l'installation de quais de marchandises dans le radeau du port de Bouc. Les bâtiments derrière la jetée sont des hangars de la raffinerie de pétrole La Phocéenne (1888-1928). En fond, la cheminée de l'usine de soude et raffinage de plomb. Archives - collection Barbot



Le château de la Gaffette

Son patrimoine encore visible sur notre commune directement lié à la famille Vidal, le château de la Gaffette est connu par les habitants comme ayant été le siège de l'administration des mines Kuhlmann et Vieille Montagne.

Pourtant, ce bâtiment est à l'origine l'habitation de Jean-Baptiste Vidal qui le fait construire sur les terres que son père a acquises aux sieurs Bourgois et Bonfil, propriétaires de Port de Bouc.

La mode était aux bastides, il faut à tout prix en avoir une ! Et Jean-Baptiste va s'employer à transformer la maison en « château ». La bâtisse est impressionnante et le domaine s'étend progressivement en rachetant des parcelles de terrain aux propriétaires voisins jusqu'à former un enclos de 18 hectares environ, à proximité des salines.

Le corps de bâtiment est construit dans un premier temps entre 1844 et 1856 et accueille la famille au sein d'un ensemble de 700 m² au sol sur deux niveaux, agrémentés d'un pigeonnier et d'un loge-

ment destiné au concierge. Le plan s'organise autour d'un logis rectangulaire surplombé d'un étage en très légère saillie sur trois niveaux d'élévation. Il semble que cet ensemble ait été achevé en deux temps avec l'apparition plus tardive d'une tour octogonale ornée et d'une colonnade formant galerie. Jean-Baptiste va créer sa demeure d'une grande frise semblable à celle du Parthénon et ceci d'autant plus audacieux que le ciment a fait son apparition : plus besoin de tailler les pierres ! Il y aura donc profusion de colonnes, de chapiteaux ioniques, de péristyles... Tout cela dans un joyeux mélange que l'on peut qualifier d'éclectique. Un autre bâtiment, situé à l'arrière du corps de logis et dont l'usage reste inconnu, est lui aussi agrémenté d'une sorte de pronas formé par un portique de colonnes. La présence d'une rotonde et d'un réservoir témoignent que les propriétaires ont pu bénéficier de l'eau douce et chaude, fait exceptionnel à l'époque. De même dans sa correspondance Léon Vidal mentionne en 1886 l'installation de deux téléphones et des travaux de décoration

intérieures. Aujourd'hui encore, des traces d'ameublement paysager subsistent devant la façade Est peut-être un jardin rocailleux avec sa tonnelle napoléonienne ? Le domaine possède un vote de clôture dont l'entée monumentale est située à la perpendiculaire du château. Une grande allée encadrée de grands pins menotte jusqu'au logis. De nombreux tirans se rappellent des lions sculptés qui accompagnaient la descente jusqu'au château. En revanche aucune trace de mansarde que, dans ses mémoires, Jean-Baptiste dit y avoir construit pour « vous faire connaître ce qu'a été et est encore celui qui en érigent ce manoir à voulu imiter les Romains qui pour étonner leurs neveux en érigeaient de semblables ».

Occupé par ses descendants, c'est la veuve et le fils de Léon qui vendront le domaine en 1919 pour la construction des mines Kuhlmann et Vieille Montagne.

Caché par des bâtiments industriels, hangars... le château Vidal ne réapparaît dans le paysage qu'en 2014, suite au rachat du site par la Ville après des dépôts de bilan successifs. *Source : Mémoires et Cités Peluse*



Vue aérienne de la zone industrielle de Carcassonne Ouest vers 1990, le château de la Gaffette au centre. Source photographique : carte Kuhlmann - collection Nèze



Le château de la Gaffette. Arrière - collection Dubronck



Le château de la Gaffette, façade Sud, vitraux et éléments de décor du toit. Arrière - collection Dubronck

Création et évolution des salines de Caronte

Le 6 centime de l'an XIII, Jean Antoine vend à Jean-Joseph Vidal les bourlignes de Chevray et Rigord, situées dans les marécages de la Gaffette. Dans la même période, Jean-Baptiste Vidal, achète aussi celles de Mourgues, Nadal et Bourguignon pour y construire des salines.

Comme tous les acheteurs, ils doivent chaque année verser aux vendeurs une redevance en nature d'1/16e de leur récolte de sel.

En 1806, Jean-Joseph Vidal constitue une société par parts et s'en consacre que 3 sur 36. Celle-ci devient bientôt la Société des salines de la Gaffette. En 1845, Jean-Baptiste Vidal récupère à son profit le 1/8e des récoltes de sel de la Gaffette à la suite de divers rachats et successions. Il continue par ailleurs l'exploitation de ses propres salins qui se sont agrandis.

Les intérêts des propriétaires de bourlignes, des salines, des pêcheurs et de l'État divergent souvent et conflits et procès se succèdent durant tout le siècle. En 1810, il est nécessaire de procéder à de nouveaux bornages à la Gaffette et fermer les canaux est vital pour les bourligniers.

En 1846, l'État exproprie les propriétaires de la rive nord de Caronte pour creuser le canal maritime de Bouc à Martignes. La disparition du canal de Chevray bouleverse les usages des divers riverains, saliniers et bourligniers. En 1856, pour faire face à la concurrence, les saliniers de Méditerranée se rassemblent et créent la Compagnie des salins du Midi.

À plusieurs reprises, en 1863, en 1880, Jean-Baptiste Vidal et la Société des salins de la Gaffette échangent des parcelles de terrain et engagent divers travaux d'entretien.

À la fin du siècle, la physionomie des lieux a été largement bouleversée et le XXe siècle poursuivra leur transformation avec la venue des industries chimiques, des chantiers navals et la réalisation d'un port.

Description de la saline de la Gaffette

L'ingénieur Boudon décrit la saline de Vidal en 1806.

« Les premiers travaux séparent totalement la saline de [l'étang de Caronte], par un mur de pierres sèches établi sur le bas-fond, doublé d'une chaussée de terre de 8 à 10 mètres de large et plus haute que ce mur; ces ouvrages forment barrage et servent de local appelé gravier où l'on dépose le sel mis en tas en forme pyramidale, les gamelles - [ou cannelles].

« Les seconds sont relatifs à la formation des bassins servant de réservoirs, les échauffoirs [ou chauffoirs] pour préparer l'eau, et des tables saumantes où l'eau tombe en sel. Pour les préparer, il faut enlever une énorme quantité de maugrier puis de sables limoneux mêlés à des plantes marines jusqu'à une certaine profondeur pour que le terrain tienne bien l'eau dans les tables aux différents niveaux qu'elles doivent conserver entre elles, de sorte que le sol de la saline se trouve actuellement au-dessous du niveau du bas-fond où elle a été construite ».

Un réseau complexe de circulation d'eau entre les divers bassins permet la concentration progressive des sauts. Des canaux amènent l'eau salée, d'autres vidangent les canaux de pluie et évacuent les eaux-nègres, concentrées de tous les autres sels. Des manèbres régulent ce circuit.

La construction d'un marais salant est donc affaire de spécialiste, le saunier, ou savoir d'alsacien empirique, avant de devenir de plus en plus scientifique.

Les progrès techniques

Traditionnels d'alsacien, le lavage de l'eau est assuré par une vis d'Archimède ou une roue à aubes mue par un manège de saules. Puis des pompes et tympans apparaissent.

Pour le portage du sel, le cabas ou la houlette sont employés. Un plan des Salines de Bouc de 1915 montre aussi une voie Decauville que des wagnons utilisaient pour desservir les trois salines de Vidal.

C'est dans la préparation du salin lui-même que Dol, propriétaire et régisseur de salines, est devenu célèbre en 1856. Le sol des tables doit être bien nivelé et propre; il est souvent recouvert naturellement d'un tapis végétal, formé par une algue particulière, le Microcoleus corium, appelé feutre par les sauniers. Dol, le premier, a songé à la cultiver et a ainsi amélioré la qualité des tables.



Extrait du Plan du port de Bouc, 1851
Archives départementales de l'Hérault



Vue sur le port de Bouc, vers 1875-1885.
Anonyme - collection Orléans



Vue sur les salines de Caronte en voie de disparition vers 1939
Archives communales de la ville de Martignes

La récolte du sel

Sous l'effet du climat méditerranéen et du mistral, les tables salantes sont couvertes d'eau chargées en sel qui commencent à se déposer dès le mois de juin. Deux récoltes sont possibles: une à la mi-juillet, la seconde à la fin du mois d'août ou début septembre.

Le battage ou javalage

Après avoir vidé l'eau des tables salantes et laissé égoutter le sel pendant deux ou trois jours, les ouvriers enlèvent le sel avec des pelles plates en bois ou pélois. Le sel est alors mis en javelles, petits tas coniques.

Le levage

La levée du sel est un travail excessivement pénible. Les ouvriers passent la journée sous un soleil torride dont la réverbération sur les cristaux de sel lèche les yeux, et dans une atmosphère humide qui rongé les chairs.

Le sel est posé sur la tête, souvent par des femmes, dans des cabas en natte, puis à l'aide d'une houlette ou d'un wagnon jusqu'aux cannelles, protégées ou non par des toiles selon les nécessités climatiques.

Le premier levage s'interrompt la production d'une table que pendant 2 ou 3 jours. Dès qu'elle est débarrassée de son sel, on la nettoie, puis on l'alimente d'eau saturée, et le dépôt de sel recommence.

Les dernières opérations avant le transport sont le criblage, le pesage et la mise en sac de 50, puis de 75 et même de 100 kg après 1905, sous le contrôle des douaniers.

Le personnel

Les marais salants de Caronte et Martignes emploient en permanence 70 personnes et jusqu'à 1000 pendant les travaux de récolte. Les péenniers sont les sauniers qui maîtrisent l'art d'entretenir un salin et qui en dirigent le travail.

Quelques ouvriers sont aussi nécessaires pour en assurer l'entretien tout au long de l'année. Mais le personnel le plus important est saisonnier, recruté chez les pêcheurs et leurs femmes, puis parmi les étrangers que le développement récent du site de Caronte a attirés.

Le commerce du sel - Croissance/décroissance

De 1792 à 1814, le développement est fort, accentué par le blocus continental. De 1814 à 1830, une concurrence féroce voit disparaître les petites exploitations, rachetées par les gros saliniers.

La reprise est là jusqu'à 1890, puis de mauvaises conditions climatiques perturbent la production jusque vers 1849.

À partir de cette date et jusqu'en 1870, l'embellie se fait sentir grâce à la création de la Compagnie des salins du midi, aux débouchés industriels et à ceux de la « grande pêche ».

Après 1870, l'économie entre un cycle de décroissance à laquelle n'échappe pas notre région jusqu'à la fin du siècle.

Sous l'œil des douaniers

En 1806, une taxe de 30 centimes par kg est instaurée, augmentant régulièrement. Les formalités de douane sont alors de plus en plus fastidieuses sur l'organisation de l'expédition des sels. Dès que le sel est prêt à être emballé, le salinier déclare la marchandise; le douanier, surnommé « gabalon », vérifie méticuleusement le poids et donne un permis de charger.

Le transport maritime

C'est le poste le plus élevé dans le prix du sel. Le sel déposé en cannelles sur le gravier en bordure du canal, pesé et mis en sac, est transporté sur les navires français ou étrangers au mouillage dans le port de Bouc. Les pêcheurs sont alors sollicités et le ballet incessant des bennes commence. Cependant les saliniers de Caronte sont favorisés par la proximité du port et embauchent par le canal maritime qui permet l'utilisation de chalands à la cargaison plus volumineuse.

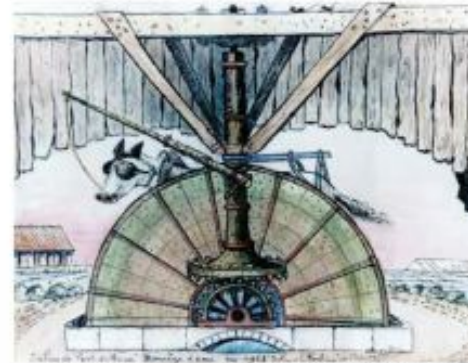
Les débouchés du sel

Si le sel est exporté à l'étranger, il va aussi à Marseille alimenter les fabriques de soude factice, produit indispensable aux savonniers en plein développement. Des bricks ou trois-mâts « marseillais », suédois ou français, viennent faire cargaison de sel-bleu au départ pour leur prochaine campagne. Au retour, ils déchargent les morues salées qui sont traitées dans les sécheries de la ville.

Les salaisons de sardines, anchois, anguilles, mais aussi des olives, câpres et corcibons se préparent de longue date, sans oublier la fabrication de la portance.



Battage des salines de Martignes.
Anonyme - archives communales de la ville de Martignes



Salines de la rive nord de Port de Bouc, manège à eau en 1925, gravure, M. Fariouan.
Centre de documentation des Salines du Midi, Agnes-Merle



Salines de la Roubine, roulage et mise en cannelle du sel, gravure, M. Fariouan, 1922.
Centre de documentation des Salines du Midi, Agnes-Merle

La morue à Port de Bouc

C'est en 1876 qu'Auguste Cabriol, négociant bordelais installé à l'extrémité de la presqu'île de La Lègue, son entreprise « Sécheries de Morues de Port de Bouc ».

Le choix de l'emplacement est judicieux : proximité de la mer, ensoleillement et vent propices à la dessiccation ; présence de salins très proches (le sel était indispensable pour servir de liant et pour la conservation du poisson à bord comme à terre) ; port, certes modeste en 1876, mais qui après la loi du 5 août 1882, va faire l'objet de nombreux travaux d'aménagement ; enfin, une main-d'œuvre, surtout féminine, sans qualification particulière mais dure et à la tâche.

À l'origine, la sécherie est dotée d'une installation assez sommaire comportant hangar, magasin, locaux, brosses et une vaste aire de séchage à l'air libre. Cependant en 1886, l'entreprise ayant pris de l'importance, elle perfectionne son outillage, construit de nouveaux hangars et met en place des « pendilles et des tables ».

La morue en de bonnes mains

Dès qu'un voilier accostait à La Lègue, un trieur assis sur un banc à l'extrémité de la cargaison et un « peseur » surveillaient le déchargement. Transportés par des brancards, secourus par tractions animales, enfin par des wagons à voie Decauville, les morues étaient schématisées à la sécherie afin d'y être traitées. Rapidement la sécherie « s'applique à rechercher les meilleurs procédés pour blanchir la morue » et met en usage un système de séchage original. L'application sur la morue d'une toile de coton imprégnée de sel très hygroscopique absorbait progressivement l'humidité.

Le repaquage

Les morues pesant moins de 2 kg étaient triées, conservées dans la saumure, lavées à la main, égouttées durant 24 h, salées et mises en bocaux (bards). Ne se conservant que 2 ou 3 mois au maximum, elles étaient un produit de choix destiné à la clientèle française.

Le séchage à l'air libre

Cette opération permettait de débarrasser les arêtes de l'excessif d'eau conservée encore après le salage à bord. Lavées et brossées à la main, mises à égoutter pendant 24 h, les morues étaient mises à l'air libre. Suspendues verticalement

à des « pendilles » puis plus tard, disposées horizontalement sur des tables en bois, elles étaient étendues la matin, retournées plusieurs fois, ramassées à 16 h et ce durant plusieurs jours.

La morue change de mains

Au début du XXe siècle, on assiste à l'effacement puis à la disparition de la Maison Cabriol au profit de sociétés successives appartenant à des négociants-amateurs qui bénéficiaient des infrastructures portuaires financées par l'État et propices à leur développement.

La sécherie prend de l'ampleur avec la création progressive de hangars de stockage supplémentaires, de lavoir, d'un entrepôt frigorifique, d'une fosse de décontamination améliorée, de wagons à voie Decauville, d'un atelier de conditionnement et d'expédition.

Les méthodes de traitement de la morue s'améliorent : en 1910, le broyage manuel et douloureux de la morue en chandons est remplacé par un broyage mécanique. La morue en place dans les 1980 du séchage artificiel est la plus notable. Le principe consiste à remplacer le soleil et le vent par une double source de chaleur et d'air frais produits artificiellement.

Ces morues séchées et légèrement salées sont transportées sur le wagon de conditionnement : des bords, des caisses de 30 kg étaient schématisées par camion à la gare tandis que des ballots de 25 ou 50 kg emballés de toile grossière partaient vers le quai de La Lègue où des caboteurs les chargeaient pour l'exportation.

Des voiliers aux chalutiers en fer

Dès le début du XXe siècle, le nombre de voiliers s'accroît au profit de petites chalutiers à vapeur permettant de pratiquer le chalutage avec un rendement de pêche bien meilleur et offrant des conditions de travail moins dures pour les pêcheurs. Mais c'est surtout après la 1re guerre mondiale que les chalutiers remplacent véritablement les voiliers. Les aménagements réalisés de longueur et de tonnage. En 1920, « La Morue Française » livre 4 grands chalutiers identiques de 1 179 tonnes de jauge brute, 68 m de long, équipés de moteurs Diesel de puissance de 800 CV qui se rendent plusieurs fois à Port de Bouc. Entre 1940 et 1965, la « Compagnie Générale de Grande Pêche » livre une série de 6 chalutiers de 74 m de long et 12 m de large. Pouvant capturer 25 tonnes de morues avec un seul coup de chalut sur les bancs, ils débarquent ainsi jusqu'à 2000 tonnes de morues à stocker et à traiter par la Sécherie de La Lègue.



Déchargement des morues sur bords - Annapolis. Collection Delorme

Des femmes, des hommes, des enfants

En 1876 la sécherie travaille avec un effectif de 60 à 80 ouvriers. Une statistique de 1880 donne le nombre de 106 personnes employées dont 20 hommes, 80 femmes et 6 enfants.

Les femmes qui y ont travaillé déclarent toutes avoir souffert de la pénibilité du travail, froid, humidité et surtout, sans fonds salés sur les mains provoquant des gerçures très douloureuses, réceptions de jets de brouille de soude pour blanchir la morue, vêtements trempés et odeur désagréable de la morue sur les cheveux et sur tout le corps.

Elles rappellent les heures de travail effectuées la nuit pour augmenter les cadences, ou en périodes de réduction de personnel ou de chômage assurant de salaires déjà modestes. Elles s'occupent par conséquent les trois sœurs, les moments de camaraderie et de véritable solidarité.

Essor et déclin

Après avoir traité 1 000 tonnes de morues environ pour une clientèle exclusivement française en 1876, la sécherie augmente sa production et trouve de nouveaux débouchés vers l'étranger. En 1905 la sécherie accroît son développement et traite 3 000 tonnes de morues par saison. Le port se réapproprie encore plus avec l'installation à Mimarn en 1900 de la « Société Anonyme des Sécheries de Morues de Picamp ».

Pendant la guerre de 14-18, les affaires seront freinées : beaucoup de jeunes pêcheurs sont mobilisés, de nombreux voiliers sont rayés par les sous-marins ennemis, l'établissement est réquisitionné par le gouvernement pour le ravitaillement civil et militaire.

Après la guerre, la sécherie reprend son essor : les chalutiers remplacent les voiliers apportant jusqu'à 1600 tonnes de morues à la fois, permettant un développement des exportations. Les statistiques de 1923 mentionnent 6910 tonnes de morues débarquées à Port de Bouc en provenance de Terre-Neuve. Pendant la guerre de 39-45, la sécherie est en veilleuse car un grand nombre de chalutiers sont réquisitionnés, deviennent patrouilleurs auxiliaires ou sont saisis par l'occupant. À la fin des hostilités, les gros chalutiers se font plus rares, le personnel est restreint et n'est embauché que de décembre à janvier.

La morue, c'est fini

Ainsi à partir de 1950, on a pêché jusqu'à 500 000 tonnes par an de ce poisson, pêche destructrice tendant à épuiser les fonds. Vers 1900, le cabillaud pêché pesait en moyenne 12 kg pour 1 m. Vers 1950, le cabillaud pêché pèse 6,5 kg pour 80 cm.

La pratique intensive du chalutage, l'état des stocks amoindris, le tarissement des bancs provoquant le désarçonnement des navires, la disparition des sécheries de morue et notamment de celle de Port de Bouc à la fin des années 1960, signalent la fin inéluctable de la pêche à la morue.

Quelle Quelle



Plan de Port de Bouc, 1916-26. Archives communales de Port de Bouc



Tables de séchage sur la plage de la Lègue. Collection privée



Les diverses présentations de la morue - Annapolis. Collection privée

La mode en 1870

Après le désastre de Sedan, la mode marseillaise tourne le dos aux uniformes écarlates des deux empires : la mode n'est plus aux militaires, le modèle en est plutôt le Président de la République : Seul en costume sombre au milieu des fonctionnaires en habits brodés d'or et bicornez, dont ne subsiste aujourd'hui que le tenue des académiciens.

La IIIe République dure 70 ans et pendant 50 ans, les fils reconvertissent à leur père : froc et jaquette noire, gilet et pantalon assortis, accompagnés de force moustaches, barbes et rouflaquettes, ainsi que d'un peu d'embouppant. Seuls quelques intellectuels et artistes portent, pour l'histoire seulement, la robe de valours de soie et les couleurs des dandys de l'époque pétoleuse : l'originalité se réfugie dans la cravate. Pour les femmes c'est tout le contraire : la France, malgré la défaite et l'expatriation de 800 000 habitants, va vivre une période de développement jamais égalée.

Les industries textiles, plus florissantes que jamais, vont mettre sur le marché des tissus riches et brillants dans des couleurs jansis vives : magenta, fuchs, bleu cobalt... Pour la, les fois, Worth, le grand couturier de l'ex-impératrice, va mettre sur les femmes des valours de soie coupés qui feront dire à ses clientes : « il nous habille comme des fouteurs ! ». À cause de la guerre de Sécession en Amérique, il peut masquer du coton pour l'ensemble mais pour les Marseillaises, le fabuleux coton d'Égypte n'a jamais masqué.

La très sage République ne va pas perdre les habitudes de fête de l'Empire et va continuer à utiliser les châteaux de l'État (Compiègne, Fontainebleau ou Trianon) comme des hôtels de luxe où seront conviés ses fonctionnaires, les diplomates français et étrangers.

Si l'on n'a pas de châteaux soi-même, il est inconcevable de ne pas être invité dans ceux de ses amis et à tout les niveaux : grande bourgeoisie, armées marseillaises, négociants avec les colonies... Il va ainsi se développer une mode dite « de châteaux », dont nous aurons ici de rendre compte avec des costumes ayant apportés à de grandes familles marseillaises. La crinoline a disparu et a fait place à la tournure : la richesse des agréments, la personnalité, toujours plus présente vont faire appeler cette mode le style tapissier.

Les deux terribles guerres qui vont suivre ne nous ont pas permis de retrouver ces robes intacts, il faut parfois des dizaines d'années pour retourner à ces toilettes leur face d'antan.



Léon Vidal, notable et homme de Science

Fils de Jean Baptiste II et Émilie Vidal, propriétaires des cabanes de Port de Bouc, Léon Vidal naît à Marseille le 24 février 1833 dans une des familles les plus riches des Bouches du Rhône. Élève au lycée préparatoire des hautes études d'ingénieur à Paris, il est ensuite préparateur dans les laboratoires de la Sorbonne et assiste de grands savants dont Claude Bernard, le père de la médecine expérimentale.

Chaque été, Léon s'installe à La Cuffette et surveille la récolte du sel. Il y fait une rencontre déterminante en la personne d'Alphonse Poitevin, ingénieur chimiste pour des industries salines voisines et un des fondateurs de la photographie au côté de Daguerre et Niepce. Parallèlement, il cherche à exploiter les salines de Carcès pour l'élevage de volailles et de poissons, succédant l'instinct des grands spécialistes de la pisciculture. À Marseille, il est secrétaire de la société d'acclimatation et de la société statistique. Sa soif de vulgarisation des connaissances qu'il accumule dans le domaine de la photographie, l'amène à fonder la Société Marseillaise de Photographie en 1860. Der lui, Léon Vidal va jouer un rôle central dans l'insulation des cercles savants marseillais comme l'acte de la création de l'Union des Arts qui ne résistera pas aux réalités locales. En septembre 1870 il met sa notoriété et son dévouement à la disposition des habitants en prenant la charge de faire du maïs après la démission de Barthélemy. Il est également agent commercial de Saint-Louis, Port de Bouc et Marignac. Attentif au progrès des techniques pho-

tographiques, il noue des contacts avec les plus grands inventeurs de France et d'Europe. Assuré du soutien des fondateurs de la photographie il établit des relations privilégiées avec des sociétés savantes étrangères et fait le choix de s'installer à Paris en 1875. Il s'applique à vulgariser les notions les plus avancées en publiant plusieurs dizaines d'ouvrages et articles. Il devient rédacteur en chef du magazine Le scientifique de la photographie et multiplie les innovations techniques. Rapidement reconnu par ses pairs, il fréquente assidûment les sites parisiens. Il y rencontre Auguste Loumès de la Jolais qui lui offre un poste de professeur à l'École des arts décoratifs de Paris. Devenu membre d'honneur des principales sociétés savantes dont la Société Française de Photographie, la Société d'encouragement des amateurs de photographie et de la Société d'acclimatation de Paris. Il est accueilli un peu partout en Europe et va même voyager jusqu'aux États-Unis afin de représenter la photographie française au congrès tenu en 1893 à Chicago. Il obtient les grandes photographes français et étrangers passant son temps entre les saliers de Nadar, Salomon,

Benois... et ses activités condensationnelles auprès des sociétés savantes. Mais le plus fort de son temps, il le passe dans son laboratoire de tirages photographiques où il expérimente de nouveaux procédés de développement. En été, il accueille les personnalités du monde politique, scientifique et ses amis locaux dans le château de la Cuffette. Le plus illustre est sans doute Camille Pelléan, alors ministre de la marine, qui s'arrête quelques heures pour dîner avec la famille Vidal lors de son passage dans la région. Les dernières années de sa vie sont consacrées à la valorisation des techniques techniques et artistiques à travers la création de la société de photographes documentaristes et la société de photochromie qui ne lui survivent pas. Enfin, il est accueilli dans l'Académie des sciences, arts et lettres de Marseille. Devenu président de la chambre du syndicat de la photographie, il devient rapporteur puis juré aux Expositions Universelles de 1878, 1889 et 1900 à Paris. Décédé de la légion d'honneur en 1900, il est considéré comme un pionnier dans la découverte de la photochromie. Ses travaux dans les domaines des tirages au charbon et de l'illustration lui vaudront d'être reconnu comme l'un des pères de la photographie contemporaine. À son décès en 1906, il est inhumé à Marignac et laisse sa propriété à Nathalie, sa veuve et Émile, son fils.

Cécile Pelléan



Mante vitropneumatique de la photographie à l'exposition universelle de Paris, 1889. Léon Vidal se consacre à l'élaboration de cette exposition. Collection Société Française de Photographie

Léon Vidal, maire intérimaire de Port de Bouc (octobre 1870 - mai 1871)

Suite à la bataille de Sedan perdue par Napoléon III, la troisième République est proclamée le 4 septembre 1870. Isidore Barthélemy, alors maire de Port de Bouc et fervent bonapartiste, démissionne. Léon Vidal est désigné par la commission provisoire locale pour le remplacer immédiatement en attendant les prochaines élections municipales.



Nadar avec le projet de Léon Vidal d'une chambre photographique guidée par une intelligence remarquablement perspicace et par le plus pur amour de la science. Portret de Léon Vidal, octobre 1870. © Musée de la Culture - Médiathèque de l'Architecture, DRAAF-Grand Palais / Nadar

Léon Vidal procède alors à la vérification des comptes, à l'inventaire du mobilier et installe la garde nationale au ren-de-château de la mairie. Il plaide pour l'armement de la garde nationale, l'installation d'une prison, l'admission gratuite dans l'école communale des filles et enfants d'indigents. Il soutient la pétition des habitants qui relèvent à l'État l'octroi d'une subvention pour l'aménagement d'un bassin destiné à l'embarquement des bâteaux de fret tonnage dans l'anse Aubert. Il lance une souscription publique afin de répondre à l'appel de fonds du sous-préfet pour augmenter le soldes des mobilisés et aider les familles des soldats sous les drapeaux. Il remet en cause la gratuité de l'école des garçons, la salarie de l'archiviste constituant une lourde charge... À la suite des élections législatives du 8 février 1871 qui donnent une majorité républicaine à l'Assemblée nationale et en vertu de la loi du 14 avril 1871, la commission municipale provisoire est abrogée et des élections sont programmées au 30 avril et 7 mai. Le 25 avril 1871, Léon Vidal adresse une lettre aux habitants de Port de Bouc pour faire campagne contre Isidore Barthélemy. Dans celle-ci, il rappelle que la famille Vidal réside à Port de Bouc depuis plus de 80 ans, alors que son rival est un « étranger qui n'y est lié par aucune attache foncière ». Il oppose un dévoue-

ment et un désintéressement dont il a fait preuve depuis sept mois, l'ambition personnelle démentie d'un homme « indigne d'être élu dans les salons officiels de Bonaparte ». Pour lui, la situation déplorable dans laquelle se trouve la commune est le fait d'un homme qu'il accuse d'avoir tout fait pour la ruine et entraver son développement et il en appelle à « tous les propriétaires et à toutes les personnes étrangères et hostiles qui l'habitent et veulent être administrés, moralement, économiquement et loyalement ». Il met en garde ses concitoyens pour qu'ils ne se laissent pas dominer par « l'élément étranger », qu'ils basaront de leurs conseils « ces hommes de l'Empire » et ne votent pas pour des conseillers favorables à des impositions que les propriétaires devront seuls payer. « Qu'il ne puisse être dit qu'à Port de Bouc, il y avait un homme dévoué aux Bonapartes, un administrateur incapable, prodige des deniers communaux, et que c'est cet homme que la population a choisi pour le mettre de nouveau à sa tête! ».

Et pourtant c'est la liste Barthélemy qui sera élue le 11 mai 1871. Et le nouveau maire ne réintègre pas à la sanction de répondre à Léon Vidal via une lettre adressée aux électeurs du canton de Marignac qui vont devoir élire leur conseiller général en octobre 1871. Isidore Barthélemy y dénonce les propos et agissements de « ce républicain de combatte » qui vit bien plaqué dans son château « onctueux », « le presser sa feu... de la chambre et le dernier aux honneurs... de la guerre ». Un propriétaire foncier, opposé au bon usage des biens communaux, qui ne pose aucune charge à la

commune et demande l'autorisation de prolonger la rampe de son bordige sans souci de préjudice porté aux pêcheurs.

Il fustige le sentiment patriotique de ce républicain de la dernière heure qui fit agent consulaire pressé, traité à plat ventre devant les Préfets de l'Empire, faisait le joli cœur dans les salons officiels et qui, lors des élections cantonales de 1862, déclarait vouloir servir « les intentions libérales du gouvernement ferme et éclairé de l'Empereur » et obtenir des administrations supérieures les ressources nécessaires au développement intellectuel, commercial et industriel du canton. Mais peut-on vouloir le nécessaire développement intellectuel et se prononcer contre la gratuité de l'instruction primaire? Peut-on vouloir le développement économique et multiplier les tracasseries contre le directeur de l'Anse à plebs? Peut-on prétendre à un poste de conseiller général quand on ignore les règles de la grammaire et qu'on est d'un style « potager »? Sans oublier que certains le croient ardent, homme de lettres, polytechnicien, astrologue, « pot aux graphes ». Tout il se félicite dans toutes les sociétés pour faire parler de lui.

Il rappelle les réalisations à l'actif de sa municipalité (création et création de la commune, bon usage des biens communaux et entretien de la vicinalité, gratuité de l'école des garçons...) et les projets en cours (chemin de fer, ouverture d'une nouvelle voie de communication, creusement du canal d'alimentation et d'arrosage, projet de taxes copulatoires sur les étrangers, creusement de l'Anse Aubert...) et conseille à ses électeurs de se trouver un autre candidat que ce Léon Vidal, alias « Vidal-Sierpke, le candidat perpétuel à toutes les élections de France et de Havane ». Cette fois encore c'est Isidore Barthélemy qui gagne les élections, précipitant le départ de Léon Vidal à Paris.

Mario Paris Thoreau



Jour de fête à Port de Bouc. Anonyme - collection Rebrunck

La ferme aquacole de Léon Vidal à Port de Bouc

S' appuyant sur les recherches des plus grands spécialistes de son époque, Léon Vidal entreprend de créer un centre expérimental de pisciculture à Port de Bouc.

La production de moules

Dès 1848, Jean Baptiste et Léon Vidal tentent la culture des moules sur leur canal de la Molle en plein cœur des salines de Caronte.

Léon Vidal est amené à créer une nouvelle forme de stabulation adaptée aux conditions particulières de la zone méditerranéenne.

Les tables d'élevage, sortes de bouchots (piéux servants de supports à l'élevage) à chaînes mobiles et à treuils flottants (motorisation nécessaire à l'immersion et l'émersion des chaînes) sont destinées à compléter le jeu des marées de l'Atlantique pour permettre aux moules de respirer et au personnel « bouchotier » d'effectuer toutes les manipulations utiles à leurs soins.

Exploitation est d'envergure: 400 chaînes de 2 mètres de long sur 1 mètre de large, sur environ 1 km de distance. Chaque chaîne est constituée d'environ 5000 à 10000 moules.

Cette initiative lui vaut une médaille d'or au concours régional d'agriculture et de commerce à Nice en 1864 et une médaille d'or à l'Exposition de pisciculture d'Arcachon, berceau de la pisciculture. Malheureusement ces intéressants essais n'eurent pas la réussite escomptée, Léon Vidal ayant omis de protéger ses structures de bois des attaques des taupes (petits mollusques).

L'élevage de poissons

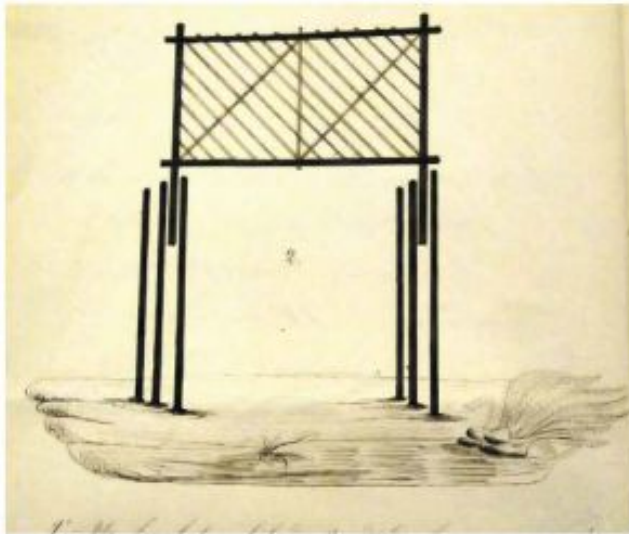
Conscient de la richesse et des possibilités qui s'offraient dans ses canaux, Léon Vidal crée un vivier de poissons.

Fort des études et des conseils des grands spécialistes de la zoologie qu'il obtient au sein du comité d'acclimatation impérial de Marseille puis de la société d'acclimatation de Paris, Léon Vidal part repérer lui-même, pendant 4 mois, les zones susceptibles d'accueillir des installations aquacoles allant de Nice jusqu'à la frontière espagnole. Cette expédition le conforte dans l'idée que sa ferme aquicole de Port de Bouc réunit toutes les qualités indispensables à la réalisation d'une industrie d'importance nationale.

Ainsi, en octobre 1864, il produit dans sa ferme, loup, anguille, anguilles et divers poissons de petites tailles tels melets, gobies... En 1871, Léon Vidal exploite toujours ses viviers et étend ses essais sur les crustacés et les huîtres. Néanmoins, il expose volontiers ses difficultés sur la production des poissons et déplore la perte d'intérêt de la pisciculture. Son départ pour Paris mettra fin définitivement à sa production.



Éducation et conservation du moule à l'état de stabulation par Léon Vidal. Bulletin de la société impériale d'acclimatation, 1862. Bibliothèque de l'Académie de Marseille.



Bouchot expérimental pour l'élevage de moules et huîtres dans la ferme aquicole de Caronte. Archives départementales de l'Hérault.

Claire Felton

Léon Vidal et les chemins de fer

Léon Vidal s'est aussi engagé dans le projet de construction d'une ligne ferroviaire reliant Sète (dénommée alors Cette) à Marseille, via la Camargue et Port de Bouc.

En 1862, soit 7 ans avant le premier dépôt officiel d'une étude sur la desserte par rail de la rive occidentale de l'Étang de Berre, Léon Vidal défend la cause de son projet en évoquant plusieurs raisons économiques et commerciales avec un certain sens visionnaire.

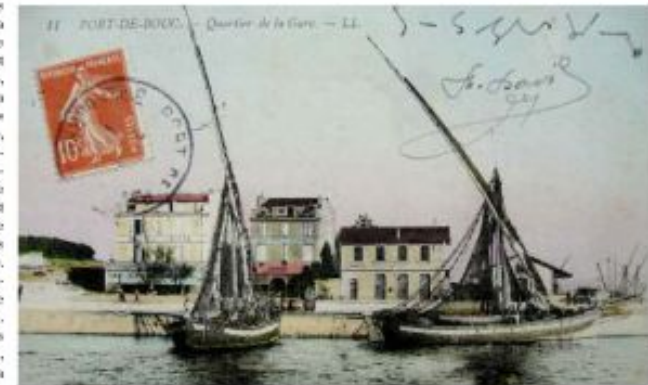
Soutenu par la Compagnie des chemins de fer du Midi, il envisage le transport, depuis les mines gardées, du charbon - combustible alors indispensable au développement des entreprises vers le futur centre industriel qui doit voir le jour, selon lui, dans le complexe Martigues/Port de Bouc. En plus de la desserte des voyageurs qui permettra une grande mobilité du personnel, il prévoit un accroissement des valeurs des terrains pris des gens sur la ligne, notamment à Martigues et à Port de Bouc avec la construction de résidences sur les bords des étangs de Berre et de Caronte. Reliée à Sète et à Marseille, Port de Bouc deviendra le site idéal pour l'installation d'une industrie combinée huilerie et savonnerie, ainsi que d'un chantier de constructions de navires marchands. Les événements se chargeront de lui donner raison avec l'arrivée de Duina Vernisac à Croix Sainte et, bien entendu, des Chantiers et Ateliers de Provence dans sa ville. Léon Vidal est persuadé que cette croissance industrielle, induite par l'arrivée du chemin de fer, ne peut que conduire sa région vers un avenir radieux. Cette ingénieuse étude suscite pourtant quelques vagues dans les milieux informés. En premier lieu, elle se heurte à la Compagnie du Paris-Lyon à la Méditerranée (PLM) et de son mythique patron, Paulin Talabot, à l'initiative de la ligne de La Grand Combe à Beaucaire visant à terme l'arrivée du charbon cévenol à Marseille via Arignon.

Le projet de Léon Vidal sera donc en 1863, soit un après sa parution, le sujet d'une violente querelle entre les deux compagnies concernant cette fameuse ligne Sète/Marseille, dénommée alors par les deux parties, ligne du Littoral. De plus, Léon Vidal est vivement critiqué dans le journal « Le mémorial d'Aix » qui lui reproche déjà en décembre 1862, son manque de connaissances des régions paludéennes que doit traverser cette ligne (Un comble pour le fils des salines Vidal) et le gouffre financier que pourraient représenter les travaux d'installations des infrastructures dans un milieu marécageux. Léon Vidal était présenté comme un des champions de la Cie du Midi, le journaliste sous-entend ainsi, de manière subjective, une mainmise de cette société sur les intérêts de cette affaire. Au final, l'État, qui distribue les concessions, tranchera en attribuant définitivement la liaison Sète/Marseille au PLM avec un tracé différent, certes plus long, mais moins contraignant sur le plan des infrastructures, et surtout moins coûteux. C'est ainsi que toutes les liaisons ferroviaires importantes à l'Est du Rhône resteront dans le giron du PLM.

En ce qui concerne la desserte de Port de Bouc, une Ire concession Miramas/Port de Bouc de 25 km sera attribuée en 1869 à la Société des Chemins de Fer Méridionaux français (appartenance par ailleurs aux Salins du Midi), puis, après liquidation de cette dernière, à la Société des Chemins de Fer de la Liberté, 34 années seront encore nécessaires pour que cette même voie atteigne Marseille via la Côte Bleue, après l'inauguration du Viaduc de Coronte le 15 octobre 1915. Malgré tout ce temps perdu, l'arrivée des trains dans la cité de Port de Bouc et dans ses environs permettra l'essor d'un développement industriel important, confirmant ainsi les prévisions de Léon Vidal.

contrôle du PLM. Concrètement pour Port de Bouc, c'est en 1881, soit 19 ans après le projet Vidal, qu'une ligne de chemin de fer ex provenance de Miramas aboutit enfin dans sa première gare située initialement au quai de la Liberté, 34 années seront encore nécessaires pour que cette même voie atteigne Marseille via la Côte Bleue, après l'inauguration du Viaduc de Coronte le 15 octobre 1915. Malgré tout ce temps perdu, l'arrivée des trains dans la cité de Port de Bouc et dans ses environs permettra l'essor d'un développement industriel important, confirmant ainsi les prévisions de Léon Vidal.

Denis Bouché



Le quartier de la gare, la première gare de Port de Bouc, un activité jusqu'en 1915. Collection privée.



Vue sur le tracé de la ligne Miramas-Port de Bouc situé à l'extrémité de l'actuel quai de la Liberté. Arrière-plan - collection Grotton.

Léon Vidal et Marseille à l'épreuve de la photographie

La deuxième moitié du XIX^e siècle est pour Marseille un temps de profondes mutations économiques et industrielles, engendrant des transformations sociales et urbaines sans précédent. C'est dans ce contexte que la photographie se développe et que Léon Vidal s'affirme comme une personnalité incontournable.

Léon Vidal à Marseille : l'essor de la photographie

Un nouveau médium scientifique et artistique

Marseille est photographiée pour la première fois en 1839 par Horace Vernet et devient l'un des premiers foyers photographiques de France. Entre 1842 et 1850, période où les innovations sont rapides, près de quarante photographes professionnels y sont recensés. Dans un contexte où les Beaux-Arts sont plébiscités, les premiers débats relatifs à la place de la photographie dans le domaine des arts apparaissent. La polémique naissante entre les scientifiques considérant la photographie comme un adjuvant à d'autres disciplines et les défenseurs de sa dimension artistique est vaine et durable. Léon Vidal est l'un des acteurs de ce débat, défendant farouchement la caractéristique exclusivement scientifique du médium. En 1865, dans l'ouvrage qu'il consacre aux Temps de pose, il déclare : « la photographie est un art comme [...] la métallurgie est un art [...] mais on ne peut la ranger dans la classe des Beaux-arts qui ne comprennent que l'architecture, la sculpture, la peinture et la musique ».

Léon Vidal : un industriel scientifique passionné et déterminé

Léon Vidal est une personnalité à plusieurs facettes, à la fois notable républicain, industriel et scientifique. Animé par sa passion pour les progrès des sciences photographiques il voit en eux une nouvelle branche de l'activité industrielle dont l'accélération des innovations sera opportune à l'ouverture du marché économique. Les deux sociétés qu'il fonde répondent à ces objectifs : La Société Marseillaise de Photographie (SMP) en 1860 et l'Union des Arts en 1864. Fort d'une personnalité passionnée et déterminée, le Fort de Bouvain dirige en maître les orientations de la SMP en imposant les pères de recherches scientifiques. Représentant de moins en moins sa main mise et son peu d'intérêt accordé à l'image comme telle, de nombreux membres de la SMP finissent par se lasser à un moment où Vidal souhaite de conquérir Paris.

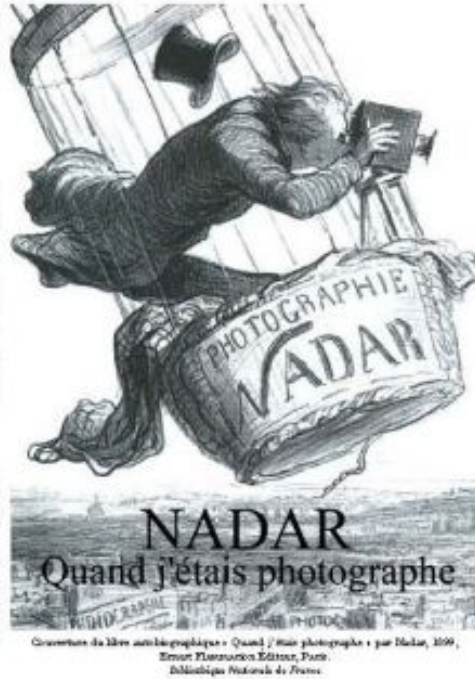
Léon Vidal et la Société Marseillaise de Photographie

Les membres

La Société Marseillaise de Photographie qu'il fonde en 1860, est la première organisation entièrement dédiée à la promotion des progrès photographiques et témoigne d'une véritable dynamique autour de la personne de Léon Vidal.

Entièrement composée, elle comprend des amateurs, des professionnels et des notables considérant que la photographie est un loisir à la mode, initiateur de réseaux politiques et industriels. Elle compte dès l'origine 65 membres fondateurs et 280 souscripteurs.

Le moyen actif de la société est composé d'environ 12 personnes plutôt fortunées et engagées dans les recherches de leur époque, à l'image d'Arthur Taylor, un ingénieur horloger, de l'avocat Charles-Auguste Thiébaud, de M. Meynier, professeur de chimie ou de photographes professionnels comme Adolphe Terris. Ce dernier est un photographe marseillais d'importance qui s'inscrit à la SMP dès 1861 avant d'installer son atelier où il réalise des vues de Marseille et notamment les premières photographies des sculptures du Palais Longchamps.



Les activités

Pendant 15 ans la SMP se réunit tous les mois pour présenter les dernières publications et commenter les nouveaux procédés ou les résultats des expériences de chacun des membres.

Les expositions représentent une part importante des travaux de la SMP, accueillant des photographes provinciaux et marseillais, car elles sont une vitrine des expérimentations du temps. Les sujets traités sont variés : portrait, paysage, reproduction d'œuvres d'art picturales, sculpturales ou architecturales. Léon Vidal lui-même expose à l'occasion de ces expositions, des reproductions de dessins ainsi que les plaques de la Boure récemment inaugurée. La SMP s'intéresse exclusivement aux progrès de la photographie et s'oppose à la mise au point de procédés et d'appareils optiques. Les recherches s'orientent vers la photométrie, la photochromie, la collodion humide, la collodion sec et les tirages charbon. Ces derniers, théorisés par Poitevin, sont analysés de même que la technique au papier salé de Bechanceau, ou encore les photographes vivifiés sur étui de Léon de Cambray et les micro-photographies de sites et monuments de Dagon. Les membres de la SMP s'intéressent également aux techniques d'agrandissement. Léon Vidal fera breveter son autopolypaque sténoscopique à crémillère, avant de poursuivre ses recherches à Paris après 1875, date à laquelle la Société disparaît avant de connaître une renaissance dès 1898 sous l'activisme du Comte de Gaudenzi.

Un activisme photographique local intense

La photographie au carrefour du renouvellement des disciplines

Des hommes provenant d'horizons divers s'intéressent à la photographie comme un moyen novateur de renouvellement des disciplines (histoire, archéologie ou géographie). Un travail est alors effectué pour percevoir des vues paysagères, des portraits, des reproductions de monuments en relief ou des chantiers nouveaux. Nous sommes aux prémices de la « photographie documentaire », qui se développe après 1905 avec la création du Musée des Photographies Documentaires de Provence et l'avènement en 1895 de la Deuxième Société Marseillaise Photographique du comte de Gaudenzi.

Les débuts de la photographie documentaire

La photographie documentaire peut se définir comme une approche prenant un effacement du photographe au profit d'une image se voulant réaliste et tendant vers la neutralité.

Les commandes publiques

La ville devient dès 1860 un sujet photographique et objet de commandes publiques : Edouard Desir Beldin, Charles Nègre et d'autres se ruotaient pour immortaliser les architectures urbaines en mutation. La plus grande campagne concernait Marseille desservie celle d'Adolphe Terris, confiée en 1862 par la

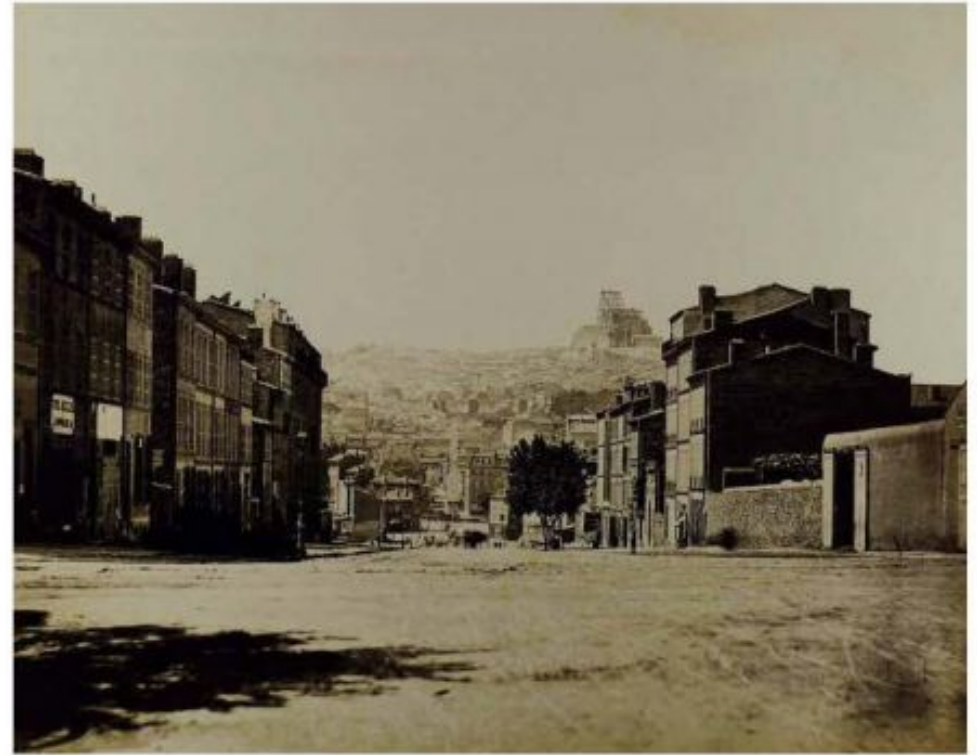
Municipalité et les Ponts et Chaussées. Ce dernier est chargé d'effectuer un reportage photographique destiné à conserver les images des vieux quartiers en passe de disparaître face aux progrès humanitaires. Il propose des vues à mi-chemin entre la pittoresque et le documentaire, introduisant ainsi une part de subjectivité dans son mode opératoire. Ses compositions d'ensemble sont irréprochables, attentives à l'équilibre des cadres et des volumes, des pièces de lumière et des zones d'ombre, rappelant les principes picturaux.

Les commandes privées

En marge des grandes commandes publiques mais constituant l'essentiel des images réalisées, la photographie se développe aussi comme un phénomène de studio, tel celui de Camille Erion, rue Saint-Farcel, en liaison avec la demande privée et codifiée de portraits.

Il faudra attendre les années 1890-1900, après le départ de Léon Vidal à Paris, et notamment l'arrivée de Félix Nadar en 1897 à Marseille pour voir naître la photographie artistique. Plus que de simples portraits, les œuvres de Nadar parviennent à rendre une image fidèlement semblante avec une interprétation originale. La photographie s'affirme enfin comme œuvre d'art. Malgré des conceptions opposées, Nadar considérait Vidal comme l'un des plus grands maîtres de la technique photographique. Ainsi, soutient-il la fondation du Musée des Photographies Documentaires de Provence recensant près de 3500 photographies prises entre 1860 et 1914.

Laure Flores



Grande rue à Marseille, 1870-71, Adolphe Terris. Archives de Marseille

Léon Vidal et la Photochromie

Formé dans les années 1860 à Paris, élève des cours de Jean-Baptiste Dumas, premier chimiste de France, son travail de préparateur à la Sorbonne est contemporain de la découverte du Dagguerréotype, premier procédé photographique permanent commercialisé.

Dès les années 1860, il rose une profonde expertise à Alphonse Poitevin, ingénieur aux Salins de l'Est de la France qui se faisait en solution mélangée d'iodure et de bromure de Jean-Baptiste Vidal, propriétaire des Salins de la Gaffette à Pont de Beaucourt. Les travaux d'Alphonse Poitevin conduisent à Léon Vidal le domaine de la photolithographie et l'utilisation des pigments de charbon pour, enfin, produire des images de longue conservation. Inspiré par les procédés de Woodbury en Angleterre, il développe ses propres techniques de photochromie. Dès l'introduction des procédés de couleurs du Haurois, Léon Vidal se lance dans l'invention de la photochromie en faisant, publiant, réalisant des productions de haute qualité et en déposant des brevets de ses inventions. Le photochrome par le procédé Vidal résulte d'un assemblage de couches successives de clichés qui laissent chacun le passage d'une seule couleur principale, le dessin négatif étant noir et blanc pour renforcer les ombres. Ces couches successives sont soignées sur une pierre calcaire sensibilisée et imprimées par la technique de la phototypie sur un support. Suivant Poitevin et sa technique au noir de charbon, la nouveauté est la possibilité d'incorporer des poudres diverses

pour augmenter l'éclat des reproductions. Suivant Charles Cros et Duclos du Haurois les trois couleurs principales sont remplacées par un grand nombre de clichés de couleurs plus subtiles qui donnent un rendu plus agréable à l'œil et une véritable photochromie.

C'est comme directeur du «Moniteur de la photographie» pendant 24 ans qu'il observe, applique, diffuse sur le monde de la photographie. On peut y lire des interventions des frères Lumière et de Paul Nadar ainsi que des notes des plus grands théoriciens de la photographie du XIXe siècle. Les sujets sont des plus novateurs : commentaires techniques des nouveaux procédés et appareils, articles sur la toute récente histoire de la photographie, protection légale d'une œuvre photographique, photographes et photographes dans le monde. Léon Vidal est à l'initiative de la création d'un laboratoire, rattaché à la revue, qui servira à produire des photographes de haute qualité selon les techniques appliquées de Vidal, procédé au charbon et Photochromie. Au-delà des récompenses, Léon Vidal a la vision de l'apport de la photo-reproduction aux œuvres d'Art, aux documents scientifiques, à la micrographie, médecine, astronomie, à condition de mécaniser et industrialiser les techniques de photochromie. Il

s'emploie à partager les avancées scientifiques dans le domaine photographique à travers tout l'Europe et jusqu'aux États-Unis, conscient que la sécurité de ses travaux ne pourra être assurée que si des applications industrielles et commerciales peuvent en découler. C'est en Suisse, par l'intermédiaire de la société Photochrome Zurich, puis aux États-Unis par la Photochrome Company of Detroit, que la production à grande échelle de l'image photochromique sera développée.

Léon Vidal est aussi l'initiateur, en 1880, de la création d'une école professionnelle d'opérateurs photographes auprès de la chambre syndicale de la photographie. La professionnalisation de ce métier est confirmée. Enfin, il crée une caisse de secours au profit des photographes « malheureux » en 1890 sur le modèle des associations d'aides aux artistes du baron Taylor. Il conçoit également un vaste projet initié en 1894, le Musée de la photographie documentaire, prélude à la constitution d'une base de données nationale d'archives photographiques. En 1906, Vidal est l'un des initiateurs, avec Paul Otlet, du premier conseil international photographique, tenu à Marseille. À quelques semaines de cet événement, Léon Vidal s'éteint dans sa maison de la Gaffette. Passées sous silence pendant plus d'un siècle, les études de Léon Vidal sont aujourd'hui reconnues par les historiens de la photographie, dans le sillage de Louis Duclos du Haurois (1837-1920) ou Charles Cros (1842-1888).

Jean-Charles Durio



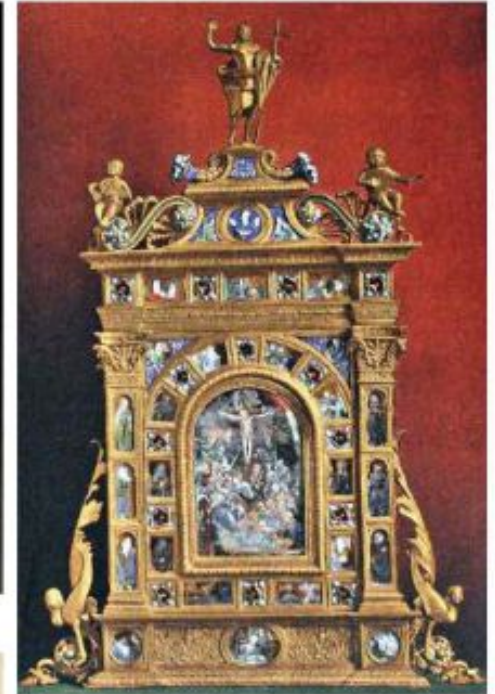
Couches de couleurs du procédé photochromique d'après Léon VIDAL, 1870. Bibliothèque Nationale de France



Couronne d'Hercule II, planche photochromique de Léon Vidal pour « Revue artistique de la France », 1876-77. Bibliothèque Nationale de France



Portrait de George Sand, par Libérateur d'après le procédé phototypique de Léon Vidal. Collé aux Bureaux



Pain de l'estif de Saint-Espirit, planche photochromique de Léon Vidal pour « Revue artistique de la France », 1876-77. Bibliothèque Nationale de France



Alphonse Poitevin, essai de Léon Vidal, assemblage et tirage. Bibliothèque Nationale de France

Un territoire porteur de la mémoire des hommes, un territoire en quête d'identité



Si le château Vielot a traversé les siècles en changeant d'usage avant d'être abandonné à son sort, les salins de La Cuffette n'ont pas survécu à la révolution industrielle qui, elle, n'a pas survécu à la crise économique et à la mondialisation. Alors, quel est le destin de ce site ?

Dans cette ville qui depuis le 19^e siècle a accueilli un chantier naval, quatre usines chimiques (Kühlmann,

Saint-Gobain, Chevron, la Vieille Montagne), dans cette ville qui a grandi autour de ces activités industrielles grâce à l'apport de population venues de toute la Méditerranée, la fermeture d'Amor Chimie signe la fin d'une époque et, derrière les grilles, les démolisseurs travaillent à détruire ce que d'autres ont mis un siècle à façonner.

Pour redonner vie à l'un des plus gros no man's land de la région la Ville a commencé l'acquisition foncière de l'immense friche industrielle des

anciens terrains des établissements Kühlmann, Vieille Montagne et Amor chimie pour faire une grande zone de développement économique sur les derniers vestiges de son histoire industrielle. Et ce dans une démarche de requalification permettant de conjuguer développement économique, respect de l'environnement, et cohabitation harmonieuse avec les secteurs plus urbains.